



Paul Gerber: l'amour des montres raffinées

Il construit les montres les plus folles du monde mais ne laisse personne lui dicter son emploi du temps | PAR WALTER DÄPP

HORLOGER de part en part, il l'est aussi quand il s'exprime, à la manière d'un mouvement de montre: posément, doucement, avec précision. Nous sommes face à Paul Gerber, cinquante-sept ans, un horloger-rhabilleur (restaurateur) bernois, qui a appris son métier dans le commerce familial, à Ostermündigen, avant de s'établir à Zurich il y a de nombreuses années. Dans le sous-sol qui lui sert d'atelier, à Albisrieden, il œuvre en bricoleur de génie, l'un des plus renommés et des plus couronnés de succès de Suisse.

En réalité, il devrait agrandir son «Atelier de construction horlogère» s'il voulait répondre à la demande croissante envers les créations sortant de l'ordinaire. Mais Paul Gerber préfère rester concepteur que devenir homme d'affaires et ne veut

pas que sa «table de travail se transforme en bureau».

L'an dernier, le Musée international d'horlogerie de La Chaux-de-Fonds lui a remis le «Prix Gaïa». Dans le discours célébrant le lauréat de cette récompense prestigieuse, Gerber est salué comme l'un «des horlogers les plus doués de sa génération», comme quelqu'un qui, «à travers ses créations techniques et artistiques, n'a pas son pareil pour nous faire rêver des plus belles heures du temps».

Pourtant, le temps ne l'intéresse pas vraiment, dit Paul Gerber:

— Il s'écoule — rien de plus. La montre ne fait qu'indiquer cela et nous faire prendre conscience que notre horloge intérieure est en train de s'écouler.

Contrairement à une montre mécanique, cette horloge intérieure qu'est l'horloge de la vie se remonte

toujours d'elle-même — jusqu'au jour où elle s'arrête inexorablement. Lorsqu'il est question aujourd'hui de « la course effrénée du temps », cela n'est pas pour lui déplaire :

— J'aime que le temps file, que la montre fasse son tic-tac. Et j'ai de la peine à m'imaginer que je pourrais trouver un jour le temps long.



PHOTO: © DR.

Montre record dotée de complications fascinantes et de 1116 pièces.

Le temps lui est compté, même à lui l'horloger, explique-t-il, et il n'y a rien à faire là contre. Pourtant, la montre reste un objet fascinant, avec un grand potentiel de créativité « qui, en passant, a pour effet pratique de donner l'heure ».

Gerber construit avant tout des modèles uniques, complexes et com-

pliqués, même s'il lui arrive aussi d'être engagé par de grandes marques horlogères pour certains développements spéciaux — qui vont de la mise au point de « prototypes mécaniques au modèle prêt à être fabriqué en série ». A la base, une montre se compose de plusieurs parties : une source d'énergie (« par exemple, le poids dans une horloge murale, la compression d'un ressort ou une pile »), un organe de régulation qui produit un mouvement de va-et-vient régulier (c'est la fonction du balancier pour l'horloge murale ou la montre-bracelet, ou du quartz pour la montre à quartz) et, comme élément intermédiaire, on a les rouages.

— Pourtant, ce que je fais, dit Gerber, ne correspond à rien de ce que l'on peut lire dans

un manuel scolaire. Je me remets sans cesse à concevoir de façon entièrement nouvelle; ce n'est pas seulement que j'élabore tout moi-même, je le construis aussi, à l'aide de mes deux collaborateurs — de la première idée jusqu'au moment où la montre se met en mouvement. Tous les composants sont mis au point par nous, puis finis, ajustés et testés.

Il n'a pas envie de « reproduire ce qui est déjà là » — il part de ce

UNE MONTRE POUR « PLUSIEURS MILLIONS »

C'est un industriel zurichois de 72 ans, Willi Sturzenegger, alias « Lord Arran », qui a incité Paul Gerber à accomplir l'immense travail qui a abouti à la montre la plus compliquée du monde; c'est aussi lui qui en a assuré le financement et qui a accompagné la recherche pendant des années. On sent sa grande estime quand il parle de Gerber: il serait « un génie » — son calme, sa persévérance, son amour du métier et sa précision au travail seraient absolument sans pareil. Pourtant, Sturzenegger s'est défait de cet objet convoité (qui aurait atteint « une valeur de plusieurs millions de francs ») en le vendant « à un bon ami, collectionneur de montres sérieux ». Avant de déplacer son domicile à l'étranger, il avait estimé que la montre devait rester en Suisse. Elle serait d'une complication très grande, sensible et « pratiquement pas assurable ». Elle aurait donc été condamnée à « mener une existence désolante dans un coffre de banque », c'est pourquoi il l'aurait vendue.

Son propriétaire est désormais Ralph Graf, 68 ans, un industriel du textile de Rapperswil. La super-montre de Gerber l'a fasciné « par sa structure et sa complexité ». Aussi serait-il « fier et heureux » de la posséder. Pour les connaisseurs: la montre est pourvue notamment d'un affichage des heures, minutes et secondes, d'une répétition minute, d'une grande et petite sonnerie, d'un calendrier perpétuel avec indication du mois rétrograde, du jour de la semaine, de la date, 24 heures et des années bissextiles, équation du temps, phases de lune et thermomètre, tourbillon volant, chronographe Flyback à rattrapante avec compteur 60 minutes sautantes ainsi que réserve de marche pour les mouvements de montre et de sonnerie.

W. D.

qui existe, le perfectionne et le complique.

Deux de ses créations — la montre à rouage en bois la plus petite au monde et la montre-bracelet la plus compliquée au monde — l'ont déjà fait entrer dans le *Livre Guinness des Records*. La montre à rouage en bois de buis se compose de 245 éléments tout en ayant les dimensions d'une montre miniature, avec ses 22 millimètres d'épaisseur.

— Au départ, il s'agissait pour moi d'une étude de faisabilité, dit Gerber, je voulais savoir s'il était possible de construire une aussi petite montre en bois. J'y suis parvenu. J'en ai exécuté ensuite cinq exemplaires: des objets de collection recherchés.

Puis Paul Gerber s'attela à la montre-bracelet la plus compliquée et sans doute la plus chère du monde. Constituée de 1116 pièces, elle est basée sur une montre gous-

set de Louis Élysée Piguet datant d'une centaine d'années et qui, elle, comprenait 491 éléments. Cette création d'origine, construite en 1892, avait un diamètre de 32 millimètres. Elle avait été complétée 100 ans plus tard par l'horloger genevois Francesco «Franck» Muller qui avait intégré 651 composants et l'avait logée dans un boîtier en platine avec un cadran inspiré de Breguet.

Le futur propriétaire de cette montre, l'industriel et collectionneur zurichois Willi Sturzenegger, alias

«La montre mécanique permet de suivre le cours effectif du temps.»

«Lord Arran», trouvait que la montre-bracelet la plus compliquée du monde ne l'était pas encore suffisamment pour lui. Il chargea Paul Gerber de poursuivre cette œuvre d'orfèvre horloger déjà si aboutie en y insérant d'autres complications de pointe, fines et minuscules, et surtout, le tourbillon volant. On appelle ainsi un dispositif qui sert à compenser l'influence de la gravité sur l'indication exacte de l'heure. Telles étaient les conditions posées par «Lord Arran»: la montre ne serait pas plus épaisse que son modèle, il faudrait conserver le balancier d'origine, et le tourbillon devrait être un «tourbillon volant».

Gerber mettait ainsi au point sa réalisation horlogère la plus élaborée

et la plus mobilisatrice — et il réussit son pari: en l'espace de trois ans, la montre avait été augmentée du plus petit tourbillon volant du monde ainsi que de 121 composants supplémentaires.

Mais cela n'était encore pas assez pour «Lord Arran» et Paul Gerber ne lui fit pas faux bond: au cours des huit années suivantes, il agrémenta la montre de 344 composants supplémentaires, de sorte que ses 1116 éléments font désormais d'elle la montre-bracelet de loin la plus compliquée du monde.

— Cette pièce est effectivement unique, dit Gerber aujourd'hui. Elle a représenté un énorme défi pour l'horlo-

ger que je suis: intégrer toutes ces nouvelles complications dans une montre existante sans que, pratiquement, l'espace disponible n'augmente. Je ne sais pas si j'aurais encore le courage et l'énergie requise pour me lancer dans une telle entreprise aujourd'hui. J'y ai consacré quelque chose comme 12 000 heures de travail.

JUSQUE DANS les années soixante, il fallait qu'une montre soit avant tout mince et exacte, dit Gerber — la montre à quartz s'était donc imposée, elle qui est supérieure à n'importe quelle montre mécanique du point de vue de l'exactitude. Mais la montre mécanique complexe sus-

cite à nouveau plus d'intérêt parce qu'elle ne sert pas seulement à indiquer l'heure exacte:

— Elle permet de suivre le cours effectif du temps. C'est la raison pour laquelle le fond de boîte de la montre la plus compliquée du monde est en verre, pour permettre d'observer toute cette petite machinerie à l'œuvre — le tourbillon volant par exemple, ou le battement des marteaux, la finesse des rouages.

Paul Gerber prend son temps, beaucoup de temps, pour expliquer le fonctionnement et l'imbrication de tous ces différents petits éléments. C'est ce qu'un horloger

devrait être, dit-il, un type tranquille et patient qui n'est pas «tout le temps en train de regarder sa montre».

Ruth Gerber, sa femme, acquiesce: Paul serait un homme qui n'aborde pas distraitement les choses mais qui s'en approche de façon réfléchie. Elle apporte du café — sans caféine pour Paul. Il se permet deux tasses normales par jour, puis «le reste sans caféine». Pour sûr: celui qui a la tremblote, comme il dit, ne pourra pas ajuster des vis minuscules, polir de fins rebords, bref, compliquer le cours du temps de façon si créative. (www.gerber-uhren.ch)

PROFESSIONNELS

Je discutais avec Léa, trois ans, et lui demandai ce que faisait sa maman comme travail.

Après une longue hésitation, la petite me répondit:

— Je ne sais pas ce qu'elle fait, maman, mais je crois bien qu'elle travaille au boulot.

ELISABETH OCÉANE ARNOUX.

Petite, lorsque l'on me demandait quel était le métier de ma maman — institutrice —, je répondais toujours en pleurant:

— Rien, elle va encore à l'école...

ANNE KUPPEK.

Ma petite-fille Carine, quatre ans, avait passé la journée à observer des ouvriers refaire les trottoirs de notre lotissement.

Au dîner, je lui demandai:

— Que voudrais-tu faire comme métier plus tard?

— Quand je serai grande, mamie, je ferai le trottoir.

MADELEINE JOLY.

Élodie, quatre ans, demande à sa mère:

— Dis, maman, qu'est-ce qu'il fait papa comme métier?

— Il travaille dans un bureau.

Élodie réfléchit un moment et lance:

— Mais comment il fait pour rentrer dans le tiroir?

J.-L. BILLOT.